ont fait l'effort très méritoire d'écrire dans notre langue, n'ait pas été effectuée par l'éditeur. On aurait pu ainsi corriger bien des erreurs et des fautes de frappe qui gênent parfois la lecture. Mais plus important sur le fond, il est frappant de constater le très petit nombre de communications consacrées à l'Islam et la croisade et les articles qui abordent ce thème n'ont guère d'originalité. Celui de P. Partner sur guerre sainte, croisade et djihad est envisagé de manière assez superficielle au travers uniquement des sources arabes traduites ou des ouvrages modernes parmi lesquels ne figure même pas l'ouvrage important de A. Morabia [8]. De même, l'article de B.Z. Kedar sur croisade et djihad s'appuie sur des sources connues depuis longtemps et n'apporte pas grand-chose de nouveau par rapport à l'ouvrage souvent cité d'E. Sivan [9].

Enfin, dans sa contribution sur les trêves entre musulmans et chrétiens, M.S. Omran fait un récit très événementiel d'une histoire déjà bien connue, sans faire mention de l'ouvrage pourtant très documenté sur le sujet de M.A. Köhler [10]. Dans ce domaine des rapports entre la croisade et l'Orient musulman, envisagés du côté occidental, l'article de M. Jubb mérite, en revanche, d'être relevé, car par une étude approfondie et comparée de l'*Histoire* de Guillaume de Tyr et de celle de son continuateur, l'*Estoire de Eracles*, l'auteur montre comment selon le contexte dans lequel ces deux auteurs ont écrit et le public auquel ils s'adressaient, le personnage de Saladin est décrit différemment. *L'Estoire de Eracles*, écrite plus tardivement, reflète sans doute moins de crainte face à la puissance du sultan que celle de Guillaume de Tyr, mais plus d'intérêt et même d'admiration pour ses qualités chevaleresques, point de départ de ce qui devint très vite en Occident la légende de Saladin.

Cette vision, sans doute un peu trop occidentale ou latine de la croisade, ne doit pas faire oublier, cependant, les qualités réelles de cet ouvrage qui, par la grande diversité des sujets abordés et par ses nombreuses contributions originales, témoigne de la grande vitalité des recherches historiques et archéologiques sur les croisades.

Anne-Marie EDDÉ
(Université de Reims Champagne-Ardenne)

David AYALON, *Le phénomène mamelouk dans l'Orient islamique*. Collection « Islamiques », PUF, 1996. 15 × 21,5 cm, 168 p.

La collection « Islamiques » des PUF, dirigée par D. et J. Sourdel et F. Deroche, réunit dans ce petit volume, une suite d'articles de D. Ayalon dont la publication se situe entre 1950 et 1980, qui sont ici traduits après remise à jour par l'auteur.

8. A. Morabia, *Le ǧihād dans l'Islam médiéval. Le « combat sacré » des origines au XII^e siècle*, Paris, 1993.

9. E. Sivan, *L'islam et la croisade : idéologie et propagande dans les réactions musulmanes aux croisades*, Paris, 1968.

10. M.A. Köhler, *Allianzen und Verträge zwischen fränkischen und islamischen Herrschern im Vorderen Orient*, Berlin - New York, 1991.

BCAI 15 (1999) D. Ayalon: Le phénomène mamelouk dans l'Orient islamique, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Une introduction (p. 5-13) présente l'intérêt d'une étude du phénomène de l'esclavage militaire en Islam, poursuivie sur la longue durée (entre le IX^e^ et le XIX^e^ siècle), phénomène dont l'État mamlūk d'Égypte (1250-1517) n'a été que l'exemple le plus abouti, et qui a contribué, selon l'auteur, à maintenir sur une vaste étendue de terres, la civilisation de l'Islam, alors qu'elle était menacée, principalement à partir du moment où les Européens ont étendu leur puissance, à partir du XIII^e^ siècle, par la domination des mers. Un premier chapitre consacré au phénomène mamlūk (p. 15-51) expose les grands traits de ce système qui, par une éducation appropriée (décrite essentiellement à partir du modèle égyptien), a mis au service de l'Islam des ressources humaines toujours neuves tirées des steppes eurasiatiques; l'auteur y expose comment, selon lui, en faisant obstacle à l'ouest à l'avance européenne, le système mamelouk a permis à l'Islam de s'étendre vers l'Asie et de devenir une religion mondiale. Un commentaire d'un texte célèbre d'Ibn Khaldūn illustre le propos. Un second chapitre (p. 53-85) est consacré à une vaste mise en perspective historique ayant pour thème « La prépondérance de l'Égypte sur la Syrie et la Palestine », depuis l'époque des débuts de l'Islam jusqu'à celle de Mohammed Ali. Elle n'est qu'en apparence hors du propos central, car l'auteur y montre les raisons pour lesquelles le système mamelouk, une fois implanté en Égypte et conforté par les ressources locales, a permis à ce pays d'étendre sa domination vers l'est, avec des fortunes diverses selon les époques et le bon ou le mauvais fonctionnement du système. Un troisième chapitre (« Cité musulmane et aristocratie militaire mamelouke », p. 87-107) étudie les rapports entre le système militaire et le phénomène urbain dans le Moyen-Orient médiéval. Puis vient un quatrième chapitre (« Les Mamelouks et la puissance navale », p. 109-124) où, après avoir souligné le manque d'intérêt pour la mer chez les Arabes, l'auteur montre comment cela a conduit les Mamlūks d'Égypte, après la liquidation des dernières places croisées, à détruire systématiquement tous les points fortifiés de la côte palestinienne pour ne pas donner prise à nouvelle installation des Occidentaux, faute d'avoir une marine toujours prête pour la défendre. Enfin un dernier chapitre (« L'introduction des armes à feu et ses effets sur le monde islamique », p. 125-141) montre les réticences de ces cavaliers à utiliser les armes à feu, alors qu'elles permettent aux Européens, avec les progrès des techniques navales, d'imposer leur domination sur le vaste monde, en particulier dans l'océan Indien. Une brève conclusion (p. 143-145) marque l'importance de ce système militaire pour l'Islam, « le second grand facteur à avoir déterminé l'histoire de l'Islam après l'expansion initiale des Arabes au-delà de leur Péninsule » et qu'on peut considérer, selon lui, comme « l'inévitable résultat de l'expansion arabe des premiers siècles » (p. 144). L'ensemble est accompagné de notes (p. 147-160), d'une bibliographie (p. 161-164) et d'un index (p. 165-168).

La publication en français d'articles du savant israélien qui a donné par ses travaux un grand essor aux études mamelūks, est une heureuse initiative. Les étudiants pourront trouver dans cet ouvrage une synthèse très claire des recherches et des idées de D. Ayalon. La lecture en est agréable car la traduction française est de grande qualité. Les considérations développées par D. Ayalon, appuyées sur la familiarité qu'il a avec les sources arabes, sont toujours intéressantes, même si on ne partage pas son point de vue. On éprouve du plaisir à le lire, et tout particulièrement dans son analyse géopolitique du second chapitre, où les extrapolations sont

BCAI 15 (1999) D. Ayalon: Le phénomène mamelouk dans l'Orient islamique, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

les moins nombreuses, et la réflexion historique la mieux adaptée à l'ensemble syro-égyptien. Dans les autres parties de l'ouvrage, la mise en perspective globale du système militaire, nourrie de toute l'érudition du savant historien, reste passionnante. On comprend bien comment la vaste synthèse proposée découle des recherches de l'auteur : les références données en notes renvoient plus souvent à ses propres travaux qu'à ceux des autres historiens, qu'il connaît de toute évidence. On comprend que ce qu'il présente est une théorisation parfaitement rationnelle et cohérente du phénomène militaire, obéissant à des « principes » (p. 27, 28, 29) que l'analyse expose dans leur intemporalité, un phénomène si rationnel qu'il finit par apparaître comme ayant dû nécessairement se produire, « inévitable » (p. 144), depuis le début de l'histoire de l'Islam. D. Ayalon le trouve en gestation déjà chez les *mawālī* d'époque omeyyade (p. 36, 91, 158, n. 10), et il en poursuit la postérité jusqu'aux derniers sursauts de la « famille-esclave ottomane » (p. 33), lorsqu'elle reprenait la lutte contre l'Europe après avoir dû, un moment, lui céder (peut-être au début du XX^e^ siècle?). Dans ce fantastique processus d'enrôlement des ressources humaines de la steppe eurasiatique, qui met au service de l'Islam des forces toujours renouvelées et pas encore affaiblies par la civilisation, comme l'analyse Ibn Khaldūn, il n'y a pas lieu, selon D. Ayalon, de distinguer entre mamelouks, proprement dits, et hommes libres d'origine turque ou mongole (« trois aspects d'un même phénomène qu'il faut étudier en même temps », p. 36), tant les esclaves militaires ont toujours constitué la force véritable de ces troupes. Les soldats du Khorassān qui portent au pouvoir les ʿAbbassides (ni les Daylamites qui ne sont pas cités), ni les Seldjukides et Turcomans, ni les Kurdes ne sont, selon lui, des exceptions, car dans leurs rangs, seuls les soldats esclaves comptaient (et l'installation turque en Anatolie ou dans les Balkans peut, d'après lui, leur être imputée, p. 32). On comprend que dans ce vaste panorama, ce qui intéresse D. Ayalon est la mise en valeur du système d'assimilation des populations par le mécanisme de l'enrôlement militaire, qui dans les pays musulmans, trouve son expression la plus frappante dans le régime des Mamlūks d'Égypte « qui n'a jamais connu d'équivalent digne de ce nom en dehors du monde musulman » (p. 5).

Mais qu'on ait pu appeler l'État mamlūk du XV^e^ siècle un État de « prétoriens », comme le désigne C. Petry dans le titre de son dernier ouvrage, montre qu'on pourrait peut-être trouver des analogies dans d'autres domaines historiques, et d'autres temps. L'Islam est-il en cela si original? Il y a sans doute le statut servile qui, dans le cas mamlūk, conduit au phénomène « d'esclaves s'emparant du pouvoir politique » (p. 5). Quand on sait à quelle grandeur sociale conduisait assez généralement ce type de servitude militaire, on se demande s'il faut attribuer à cette « condition d'esclave qui dissimulait leur noblesse », comme l'écrit aussi Ibn Khaldūn de ces mamlūks, la note d'infamie généralement convenue. Doit-on pour cela suivre D. Ayalon, lorsqu'il estime que ce fut « la plus grande réussite de l'Islam » (p. 17), et qu'il faut « lier à cette institution l'existence même de la religion islamique et ses succès » (p. 49)? Sauf à entendre par là que la plus grande réussite de l'Islam fut un régime d'esclaves (témoignage « d'une faille morale d'une telle dimension que parmi les grandes civilisations on ne la trouve que dans une seule », écrit P. Crone dans un des ouvrages, peu nombreux, retenus pour la bibliographie, avec celui de D. Pipes!), on peut penser aussi qu'à côté de l'assimilation par le biais de l'institution militaire, l'assimilation par la participation

BCAI 15 (1999) D. Ayalon: Le phénomène mamelouk dans l'Orient islamique, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

au savoir ou aux réseaux de piété, voire par la simple pratique du grand commerce, ont constitué des réussites aussi grandes et sans doute plus efficaces pour l'expansion de l'Islam. Quant au désintérêt pour la mer, une des dernières et heureuses publications de la collection « Islamiques », celle de l'ouvrage de Ch. Picard, montre aussi qu'il faut le relativiser. Cet ensemble d'articles de D. Ayalon n'en fournit pas moins un point de vue fort intéressant sur un des aspects du phénomène militaire en Islam, pour peu que l'on fasse abstraction du caractère universel et nécessaire dans l'histoire des peuples musulmans que ce grand spécialiste du phénomène mamlūk a voulu lui attribuer.

Jean-Claude GARCIN
(Aix-Marseille I)

Shaun MARMON, *Eunuchs and Sacred Boundaries in Islamic Society*. Oxford University Press, New York - Oxford, 1995, XII + 162 p., index.

Ce livre, court mais important, traite d'un objet qui peut sembler tout à fait mineur en histoire sociale de l'Islam médiéval : le statut et la situation des eunuques. Mais de cet objet, apparemment limité, la perspective s'ouvre sur un champ considérable d'observation, où l'on peut considérer ce qui relève du sacré (comme catégorie spatiale), et ce qui touche à la religiosité non pas populaire mais ordinaire, en ce qui concerne particulièrement la figure du prophète Muḥammad.

Le premier chapitre (*Cairo : Eunuchs and Sacred Boundaries*) nous montre que les eunuques du Caire mamlūk occupaient un espace très spécifique dans les demeures de leurs maîtres : le vestibule. C'est-à-dire un lieu qui n'était ni l'extérieur (ouvert à la libre circulation, aux côtoiements, aux rencontres impromptues) ni l'intérieur (fermé aux regards, privé, défendu à l'étranger), lequel intérieur comprenait une partie qui était défendue à celui qui n'était pas l'époux, le *ḥarīm* proprement dit. En d'autres termes encore, les eunuques habitaient, dans les nobles demeures, une sorte de frontière, un lien de franchissement fortement délimité par des règles d'interdit, et ces eunuques défendaient la frontière ainsi établie. Mais ils faisaient plus que la défendre, ils la marquaient, la signifiaient de leur présence. Si, en effet, nous considérons la Citadelle, nous constatons que les eunuques fabriquaient réellement une enclave sacrée, un *ḥarīm*. Ils étaient établis dans la chicane d'entrée de cet ensemble de palais et de casernes où résidait le sultan mamlūk et ses proches; mais également ils entouraient le sultan lui-même et empêchaient quelque intrus de s'approcher de lui — ils reconstituaient un *ḥarīm* qui le séparaient avec les siens des autres.

Et si nous contemplons un complexe funéraire mamlūk tel que celui d'al-Nāṣir al-Dīn Muḥammad ibn Qalā'ūn, nous comprenons que ces mêmes eunuques étaient installés à deux endroits : dans le couloir qui faisait suite à l'entrée du bâtiment, et dans la tombe à coupole elle-même, c'est-à-dire qu'à la fois ils séparaient la fondation funéraire (mosquée, hospice,

BCAI 15 (1999) D. Ayalon: Le phénomène mamelouk dans l'Orient islamique, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net